

trépidité. J'avais ouï trop parler de ce brave Cafre pour n'être pas curieux de le voir travailler. L'occasion était là de m'en servir et de l'admirer. Je le fis venir et lui dis dans sa langue, lui désignant l'hippopotame que j'avais blessé de deux balles : « Va là-bas, tourne-le et fais-le-nous passer. N'auras-tu pas peur? — Non, me reprit-il; j'en ai ainsi tué bien d'autres! — Il ne s'agit pas de le tuer, lui dis-je. — Nous verrons, fit-il froidement. — Marche donc, ajoutai-je; mes yeux verront comme tu t'y prends pour réussir. » Et lui, sans causer plus longtemps, alla prendre deux grandes assagayes en manière de lance à feuille de laurier. Il en examina le fer, qu'il plongea dans l'eau et dans le sable à plusieurs reprises, comme pour dégager le peu de rouille qui s'y trouvait. Alors il se fit suivre par un des siens, porteur de deux autres assagayes légères de rechange. Il partit, confiant en lui-même, parce qu'il se connaissait fort et adroit; et, à voir sa physionomie d'une grande expression, mais impassible, on eût dit qu'il allait simplement tuer un mouton.

Un quart d'heure après, il était sur l'autre bord. Étudiant les mouvements de la bête, il profita du moment où elle était plongée dans l'eau, dont la profondeur variait beaucoup; il marchait en sondant. Quelques minutes lui suffirent pour trouver une roche recouverte d'un demi-pied d'eau; il y monta, attendant que l'hippopotame fit mine de lever la tête dont il savait la direction.

Nous étions tout silence et tout yeux pour lui; nous ne

tardâmes guère à être satisfaits. Coudou brandit l'assagaye, qui part et se fiche dans un corps noir qui bondit en se débattant; la seconde suit la première, et cause d'autres bonds encore accompagnés d'un grand remou. L'animal revire, et nageant entre deux eaux il revient au milieu de la troupe des autres hippopotames. Là, il fut probablement mal accueilli par ses confrères, car il n'y resta qu'un temps assez court, durant lequel Coudou fut repêcher au milieu du fleuve ses armes dérivant au courant, sans tenir compte de la présence de plusieurs crocodiles dont il assurait hautement n'avoir rien à redouter.

Notre blessé s'en alla s'abriter au côté opposé, sous une bordure de grands roseaux. Ce lieu était d'accès difficile à un homme, et surtout à un homme nu; Coudou s'y porta tout de suite, pénétra jusqu'au bord, et nous le vîmes ouvrir avec précaution cette garniture verte, comme l'on ferait des rideaux d'un lit. Il était nez à nez avec l'hippopotame qui lançait le sang par plusieurs ouvertures. Coup sur coup, deux assagayes furent plantés dans le corps du monstre, qui, bondissant à deux pas, couvrait d'eau son agresseur. Ce n'était point assez; Coudou prit sa troisième arme, qui était une grande assagaye de force, la ficha aussi, et ressaisissant aussitôt le manche, il sondait la bête comme l'on fait à la baleine. Il recevait de tels chocs que trois hommes ordinaires en eussent été renversés; lui, point. L'hippopotame se débattait-il trop brusquement, il lâchait le fût pour le reprendre immédiatement, et forçait

toujours de manière à approfondir la blessure. Il mettait à cela une telle dextérité que j'étais tenté de crier bravo. Ce qui surtout forçait mon admiration, c'est que le lieu où s'était aventuré Coudou ne lui offrait pas de retraite possible si l'hippopotame avait essayé de monter à terre. Enfin l'animal, trop harcelé sur ce point, fit un effort et partit. C'est alors que je vis notre vaillant Cafre retirer d'un air de triomphe sa longue assagaye ensanglantée.

L'hippopotame ne pouvait plus rester dans l'eau ; il voulait monter sur la rive et venait droit à nous : 20 pieds lui restaient à peine à franchir. Déjà, faute d'eau profonde, sa tête était tout à découvert, lorsque Piet et moi, qui l'attendions, lui lâchâmes nos deux coups à la fois dans la tête. Mais il n'était pas encore tué ; il rebroussa, vira deux fois successives, et réitéra la même manœuvre. Pour lors, nous qui avons eu le temps de recharger nos armes, nous nous couchâmes afin de lui permettre l'escalade, ce qu'il fit sans peine, et gagnant le terrain plat il se mit à trotter aussi lestement qu'un cochon cherchant à se réfugier dans les bois. Ma vitesse ne l'emportait guère sur la sienne. Voyant cela, je le tirai à 30 pas au défaut de l'épaule, coup heureux qui le fit chanceler ; puis vint Piet, qui, à 45, l'atteignit entre l'œil et l'oreille. Mort instantanément, l'animal s'affaissa sur ses courtes jambes sans que ses yeux eussent eu le temps de se fermer.

Cependant mes hommes hésitaient à l'approcher, lorsque, dans le but de les persuader, je sautai à califourchon

sur son dos. « Vous eussiez été bien étonné, me dirent-ils, s'il eût pris le galop vers la rivière. — Assurément, repris-je; nous en eussions ri tous ensemble. » Coudou, témoin de ce qui s'était passé, revint à nous mécontent de lui-même; il aurait voulu, seul avec ses armes, faire toute la besogne, et si son adresse, sa force et son courage avaient excité mon admiration, sa modestie m'inspira du respect.

Près des lieux où nous tirions ainsi l'hippopotame, les bois clairsemés de mimosas recélaient bon nombre de pintades cornues, qui, chassées par nos chiens, préféreraient se soustraire par la course plutôt que par le vol. Leur chair est délicieuse; mais cette raison ne me suffisait pas pour leur consacrer une partie de mon temps.

Non loin de l'Om-Guinée, dans les grands bois qui bordent la côte, existe une autre espèce de pintade plus belle et passablement rare dans les collections; elle porte sur la tête une touffe de plumes. Elle semble plus délicate que la cornue, si j'en juge par diverses tentatives inutiles dans le but de la faire se propager en basse-cour.

Nous avons aussi en grande abondance des gazelles plongeantes, différentes à plusieurs égards de l'espèce capéenne, qui est connue sous le nom de *Cephalopus mergens Burschellii*. Elle est, quant au pelage, d'un gris pâle; elle est, par ses proportions, moindre que celle de la colonie, laquelle présente une teinte fauve: toutes deux ont néanmoins des habitudes analogues. Notre chasse;

que nous poursuivîmes jusqu'au 22, nous ayant procuré neuf hippopotames, nous fîmes route vers Natal le 23. Durant le trajet, nous tuâmes plusieurs riet-booken. Le 27, vers onze heures du matin, lorsque nous fûmes arrivés sur Berea, d'où nous dominions la baie, nous eûmes la surprise de voir à notre gauche pénétrer et disparaître dans le bois un éléphant, que, sans le savoir, nous venions d'approcher à moins de 400 pas avec tout notre matériel roulant.

Au retour, je résumai ce que j'avais pu apprendre sur l'hippopotame dans cette première chasse d'essai; et quoique bien des voyageurs en aient parlé, je crois qu'il convient de rapporter ici, sous forme récapitulative, mes observations à cet égard.

Cet animal, que les anciens comparaient au cheval, probablement en ne considérant que les formes de la partie supérieure de la tête, lorsqu'il vient respirer à la surface de l'eau, s'est vu dans l'Afrique australe imposer par les Hollandais le nom de *zee-koe*, vache marine. Tout d'abord, ces définitions de noms composés, rappelant des animaux avec lesquels l'hippopotame n'a nul rapport, sont mauvaises, et ici des blancs ont, ce me semble, moins bien fait les choses que des aborigènes vulgairement appelés sauvages. Les Amazoulous ont donné à l'hippopotame un nom spécial ne rappelant ni le cheval, ni la vache, ni le rhinocéros, ni le cochon. *Om-vobo*, disent-ils pour le nommer, et *om-vobo* ne désigne que l'hippopotame seul, sans établir

de comparaison, sans tromper l'imagination de ceux qui n'auraient jamais vu l'animal indiqué.

D'après les observations récentes de M. Duvernoy, dont les travaux et les études d'anatomie comparée ont eu tant de retentissement, il paraîtrait que l'espèce qui habite le sud de l'Afrique diffère à quelques égards de celle que nourrissent le Sénégal et l'Abyssinie.

Comme ces différences, établies sur le squelette, doivent être peu sensibles, nulles peut-être, en étudiant ces animaux à l'état de liberté; comme il m'eût fallu les observer dans l'une et l'autre contrée, chose que je n'ai pas faite, je m'abstiendrai d'émettre une opinion, et je dirai simplement ce que je sais de l'espèce ou de la variété australe.

Bien que l'hippopotame soit un des premiers animaux de la création, eu égard à sa masse, un chasseur ne saurait s'attendre auprès de lui à ces émotions qui remuent le cœur et font sentir la vie. Par la position respective du chasseur et de l'animal, c'est une pêche et non une chasse. Il faut que le chasseur trouve en lui-même toute la patience du pêcheur à la ligne; il faut qu'il prenne l'immobilité du héron, qu'il sache se cacher comme le butor, qu'il voie comme le crocodile, sans se laisser entrevoir, et surtout que son bras et son œil ajustent et visent prompts comme l'éclair, afin que le projectile traverse la tête du monstre entre l'œil et l'oreille.

Toutefois, qu'on l'appelle chasse ou pêche, c'est un tir

fort amusant que celui de l'hippopotame ; on ressent la satisfaction la plus complète à frapper juste de la balle, parce que, quand bouillonne l'eau d'où sort une énorme tête noire qui souffle et salue, on a trois secondes, rien de plus ; et tel but qui paraît pour disparaître, tel but de 6 pouces de haut et d'autant de large, distant de 70 à 110 pas, n'est nullement facile à atteindre ; car, il faut bien le dire, la tête de l'hippopotame est énorme, mais la boîte osseuse qui revêt la cervelle est si petite qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit ordinairement de tuer un hippopotame à la levée. Vingt-sept coups de fusil furent adressés au premier que j'obtins ; sept balles avaient traversé la tête avant celle qui détermina sa mort. Dans une autre chasse, mes gens et moi nous blessâmes vingt-sept hippopotames en une demi-heure, tous à la tête ; nous n'en repêchâmes pourtant qu'un vers le soir, encore n'était-il pas de ceux qui avaient été tirés le matin.

L'hippopotame se chasse de deux manières : la nuit, à la sortie du fleuve, ou quand il broute les roseaux, ou quand il pait dans les plaines. On l'attend à l'affût, ou bien on le cherche dans les pâturages. La clarté de la lune suffit à peine à la justesse du tir ; l'attente, déjà si longue, devient pénible, insupportable même pour le chasseur, qu'assaillent des millions de moustiques. L'affût de nuit est donc peu pratique, parce qu'il est peu fructueux, et les intrépides, les peaux tannées, les rêveurs de *zée-koe-spek* seuls consentent à suivre ce système.

Le jour, comme l'animal le passe tout entier dans les fleuves, on l'y fusille quand il vient respirer. Déjà l'on en connaît les difficultés, et pour obvier à quelques-unes on choisit d'ordinaire les heures qui conviennent le plus, et ces heures sont courtes.

Le matin, au crépuscule, quand un demi-jour permet de distinguer les objets à 100 pas, le chasseur doit être assis à son poste. Alors la brise ne s'est pas manifestée encore; un calme glacé règne sur les eaux, au-dessus desquelles noires et hideuses flottent les têtes immobiles. L'hippopotame semble s'y reposer mollement des fatigues de la nuit : on dirait qu'il dort. Pas de bruit, surtout; que le fusil s'allonge sur la fourche; qu'il s'abaisse sur la tête aux oreilles rouges, et surtout que la demi-distance de l'œil à l'oreille soit bien prise. « Tireur! envoyez! » Le coup part; tout s'abaisse, un énorme corps bondit dans l'eau, hors de l'eau, laissant deviner ses proportions colossales, et les roches au loin, ces dures roches granitiques de la rive, des escarpements, des montagnes, toutes les unes après les autres, répercutent, multiplié par cent échos, le son si retentissant de l'énorme fusil. Plus d'une minute s'est écoulée que les vibrations produites par une aussi petite quantité de poudre n'ont pas encore cessé : on dirait d'un coup de tonnerre dans des gorges de montagnes. L'air est si pur dans ces contrées, son élasticité est si grande!

Mais les hippopotames, fins nez surtout, ne s'y sont pas



laissé prendre. Ils n'ont point senti l'atmosphère chargée d'électricité, et l'odeur de la poudre qui s'étend durant le calme, et qui arrive jusqu'à eux, ils la connaissent déjà ; ils savent la proximité des hommes, et leurs mouvements vont se régler sur le danger.

Les têtes reviennent à la surface une ou plusieurs ensemble. A chaque instant, il s'en lève comme à tour de rôle ; chacune aspire, émet son souffle et disparaît. Cependant elles sont belles encore. Le temps est bref, il est vrai ; mais la hauteur à laquelle elles se découvrent permet un tir qui donne de l'espoir. Aussi les coups pleuvent-ils sur elles, et déjà l'une et l'autre, qui s'écartent pour respirer, soufflent le sang soit par les narines, soit par l'orifice de la blessure. C'est que les balles ont frappé dans la partie qui se trouve située devant l'œil. Ceux qui sont blessés ainsi devront forcément venir respirer plus souvent que les autres ; mais leurs précautions seront plus grandes : ils se découvriront moins. Leur exemple sera suivi par les autres, et bientôt il vous faudra, chasseur, vous contenter de tirer des mufles. Y renoncer est peut-être bien ; car on leur adresse tant de balles, et si rarement toutes les circonstances coïncident à l'avantage du chasseur ! Ainsi les traverser de part en part est inutile, et pour tuer de la sorte un hippopotame qui ne découvre que les narines, il faudrait que la balle pénétrât précisément par le conduit olfactif et brisât la boîte du crâne, chose fort rare qui passera toujours pour un succès inespéré.

Un chasseur peut encore en pareil cas s'armer de patience et attendre qu'un hippopotame vienne bâiller. L'animal, qui paraît éprouver assez souvent ce besoin, distend alors sa gueule d'une manière effrayante; ses deux mâchoires forment un angle droit. Saisir l'instant propice est difficile, il est vrai; mais la balle, frappant la voûte du palais, provoque une mort instantanée.

Il vaut donc mieux alors renoncer au tir horizontal, où toutes balles ricochent en pure perte, et s'aller poser au sommet de quelque point dominant, de telle manière que les projectiles traversent l'eau et prennent la tête aussi à pic qu'il sera possible de le faire; mais si les lieux ne favorisent pas l'exécution de ce moyen, il faudra chercher celui de déloger les hippopotames de leur fosse.

Une embarcation est excellente pour une manœuvre de ce genre : elle porte les hommes au centre de la troupe et précisément au-dessus d'elle; de fortes assagayes, solidement fixées à de longues gaules, sont employées par les chasseurs à sonder le fond, à tâter et à piquer les animaux, qui s'étonnent d'être attaqués jusque dans les profondeurs creusées par eux-mêmes. Ils déguerpiron, à coup sûr; mais gare au canot dans les brusques mouvements que font les amphibies qui s'agitent! Quelquefois ils le soulèvent et le chavirent; souvent ils saisissent de leurs dents deux bordages à la fois et les brisent; on y court la chance de devoir se sauver à la nage après avoir

perdu ses fusils, chose infiniment regrettable, comme celle d'être saisi par les crocodiles, témoins secrets de tout ce qui se passe à fleur d'eau. L'hippopotame, ne faisant, que je sache, aucun mal aux hommes dont l'embarcation vient d'être submergée par lui, n'est compté pour rien dans le danger que l'on court une fois à la nage.

Mais on n'a pas toujours un canot à sa disposition. Il faut le remplacer par des radeaux que l'on se construit, lesquels sont le plus souvent assez peu solides, coulant par absorption, faute de bois convenable, et si difficiles à manœuvrer, que leur usage donne infiniment de peine et peu ou pas de résultat. Dans certains cas, on se contente de profiter de la présence de quelques roches découvertes ou noyées, qui permettent au chasseur une proximité plus grande en même temps qu'un solide appui; mais encore faut-il qu'il en existe, et le trajet de l'une à l'autre nécessite préalablement l'usage de la sonde, outre les précautions habituelles, bonnes pour que l'on ne soit pas saisi au passage par les crocodiles. Du reste, rarement les lieux favorisent assez les tentatives du chasseur ayant pour objet de déloger les hippopotames de leurs fosses, ces animaux, quoique d'apparence stupide, ayant presque toujours parfaitement choisi leur position.

On s'étonnera peut-être que je parle de fosses lorsqu'il s'agit d'animaux se réfugiant dans les eaux d'un fleuve. Une explication devient donc nécessaire. Tout fleuve de

l'Afrique australe, malgré sa plénitude et sa majesté lors des grandes eaux résultant de la saison pluvieuse, est cependant exposé à jouer un bien triste rôle durant l'hiver ou la saison sèche. C'est un grand qui ne doit sa grandeur qu'aux petits lorsqu'ils prospèrent eux-mêmes, et quand vient la disette, le manque d'eau pour eux, lui-même passe de l'état d'opulence à celui de la misère la plus excessive, de la sécheresse la plus complète. J'ai vu l'Om-Philos-Om-Schlopu, à 25 lieues de son embouchure, large de 70 pas, profonde de 10 pieds, n'offrir quelquefois ensuite que très-peu d'eau à 18 pouces sous son lit de sable dans lequel nous creusions des trous. Les très-grandes rivières, je le sais, ayant des affluents divers, ne sont pas exposées à une telle pénurie. Touguela, Oury, par exemple, puisent leurs eaux à des sources nombreuses et fort éloignées; mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient quelquefois dépourvues de la masse suffisante à revêtir le corps des amphibiés.

Les hippopotames le savent mieux encore que les crocodiles; et comme ils n'ont pas de même que ceux-ci la facilité de vivre longtemps sans nourriture, non plus que celle de s'enterrer ou s'ensabler pour plusieurs semaines, qu'ils tiennent, du reste, à leurs pâturages; leur instinct les a portés à creuser en divers endroits le lit du fleuve, où ils pussent toujours avoir au moins 8 ou 9 pieds d'eau. Ces fosses, les boers les appellent *zée-koe-gat*. Dans les fleuves suffisamment pleins, il est assez difficile de juger de leurs

proportions ; mais, comme j'ai eu occasion de voir près du tropique du Capricorne, à 150 lieues des côtes les plus proches, la rivière Oury ou Lympopo après le retrait des grandes eaux, et que dans son lit se découvraient çà et là de nombreuses fosses souvent contiguës, je puis leur assigner de justes proportions sans crainte d'être contredit. Elles avaient assez généralement 15 pas de long sur 7 de large, et 8 ou 9 pieds de profondeur ; elles étaient susceptibles de servir d'asile à douze hippopotames et même davantage, car fréquemment les corps de ces animaux se touchent lorsqu'ils sont au fond des fosses. La proximité à laquelle les têtes viennent respirer les unes des autres m'est un sûr garant de cette habitude. Quelquefois ces fosses communiquent entre elles par un chemin creusé en manière de fossé ; des rivières ont même souvent au centre de leur lit un fossé longitudinal servant de passage couvert aux hippopotames. Ainsi était l'Om-Lalas, et ce fossé était très-désagréable en opérant avec nos chariots le passage de la rivière, déjà profonde de 3 ou 4 pieds au gué ordinaire ; car là les véhicules plongeaient, et nous faisons des avaries regrettables.

En remontant de son embouchure à sa source une rivière habitée par des hippopotames que l'homme n'a point encore troublés, on rencontre partout de ces fosses, même proche des sources ; mais toujours ces animaux seront plus abondants, en raison même de l'abondance des eaux. Ainsi, durant la saison sèche, ce n'est guère

que dans les lacs profonds et intarissables et vers les embouchures élargies des fleuves que l'on trouve ces amphibiens, lesquels, voyant l'eau diminuer dans le haut des rivières, ont fait chaque année une étape dans le sens du courant. Alors aussi ils sont beaucoup plus nombreux que de coutume sur le littoral, où leurs pas se croisent en tous sens.

Chaque année les hippopotames sont de la sorte contraints à quitter l'intérieur du pays, lors même que l'homme ne les trouble pas. Mais cette habitude, forcée par la saison, j'ai dû la saisir au temps où tout était presque vierge encore du contact des blancs ; car peu après, ces animaux que l'on attaquait et que l'on tuait si facilement dans le haut des rivières, aux endroits où elles sont rétrécies et peu profondes, eurent bientôt compris le désavantage qui résultait pour eux du peu de largeur d'une rivière : aussi quittèrent-ils ces points distants du littoral pour gagner ceux où les fleuves déploient le plus d'étendue.

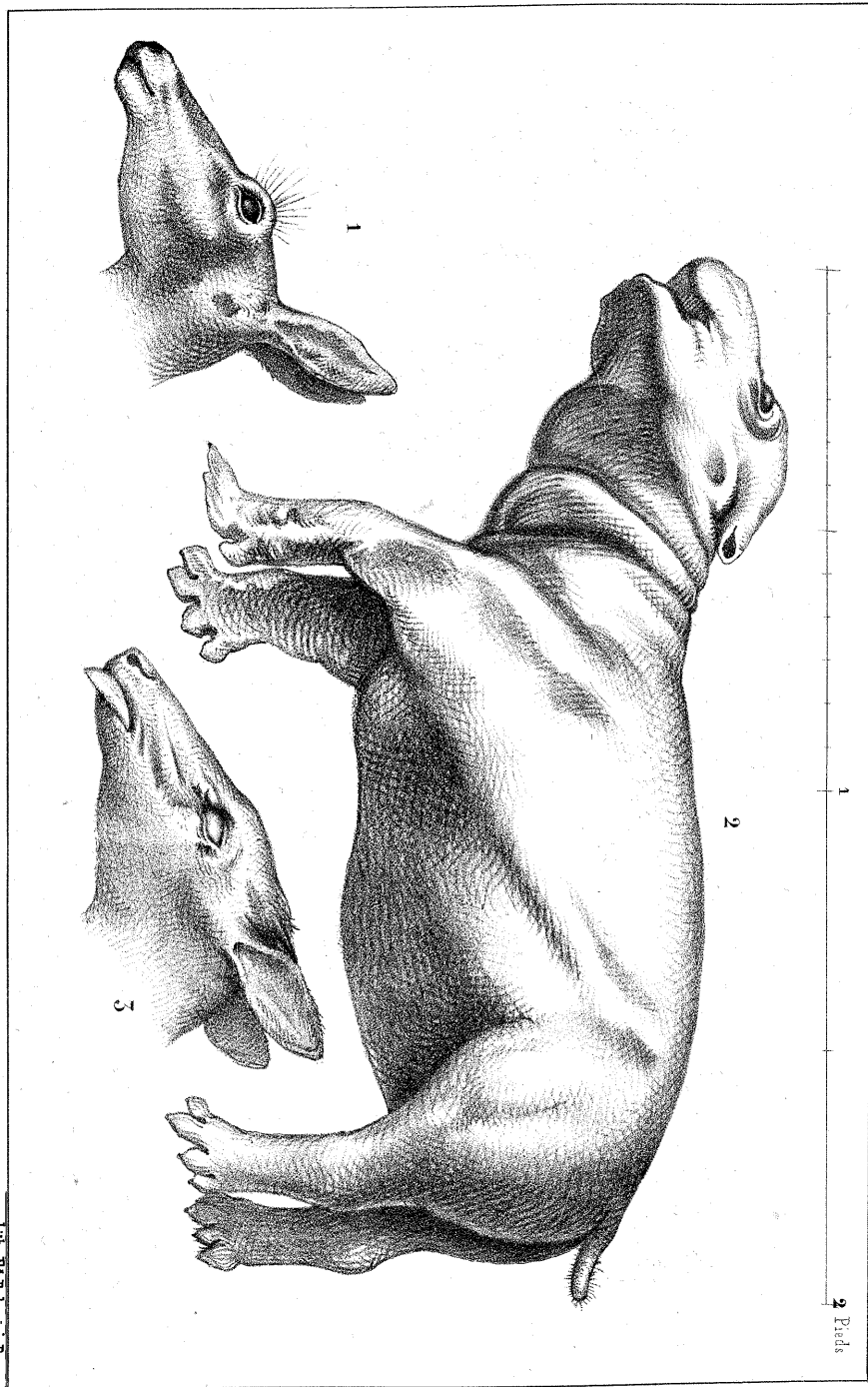
C'est là, à quelques lieues seulement de la mer, qu'on les retrouve encore aujourd'hui. Leur nombre total a bien diminué en quatre ou cinq ans dans le territoire de Natal ; à peine en reste-t-il un dixième de ce qui s'en trouvait lors de mon arrivée en 1839. Près de l'embouchure du Touguela, la dernière fois que j'y fus, vers la fin de 1842, j'estimai à une centaine le nombre d'individus restant dans une longueur de 3 lieues. C'était assez pour l'espoir du chasseur ;

mais ils étaient si défiants, ils se tenaient à une telle distance du bord, leurs manœuvres étaient tellement différentes de celles que je leur avais connues les premières années, que l'on y perdait un temps infini sans rien obtenir.

Afin de donner une idée de la différence des résultats, je crois ne pouvoir mieux faire que d'établir les proportions que je recueillis durant mon long séjour dans le sud-est de l'Afrique. En 1839, trois hommes, durant un mois, comptaient de 30 à 36 hippopotames tués à Touguela; en 1840, de 21 à 23; en 1841, 10; en 1842, 4; en 1843, 1 ou 2, quelquefois pas un seul.

L'espèce commune dans la colonie du Cap au temps de Levallant, abondante surtout à Berg-Rivier, n'y est plus représentée que par deux vieux mâles que j'y ai vus en 1838 sur la propriété de M. Melck, fameux éleveur de chevaux, qui les considérait comme n'appartenant qu'à lui seul, et leur accordait toute protection sur ses terres. Les plus vieux Hottentots de l'endroit assuraient les connaître depuis leur enfance, à peu près soixante ans.

Il est facile de prévoir que l'espèce disparaîtra tout aussi complètement de la contrée de Natal comme de tout pays où se répandront les blancs. Sans aucun doute, elle est la première destinée à être effacée de dessus le globe, parce que les ressources que lui a données la nature sont insuffisantes pour la soustraire aux tentatives de l'homme.



1. REDUNCA LALANDII.

2. HIPPOPOTAMUS AMPHIBIUS (Pætus)

3. CEPHALOPUS NATALENSIS.

Litho. P. Robart & Druet



Haut de 4 pieds et demi, quelquefois même de 5, long de 10 à 11, ses jambes n'ayant que 1 pied et demi de hauteur <sup>1</sup>, l'hippopotame est lourd et massif. Sa rapidité à terre égale celle de l'homme sur un plan horizontal; elle est moindre sur une pente à gravir, et plus grande s'il la descend; elle ne saurait le soustraire au danger qui le menace. Il n'oppose aux armes tranchantes que la grande épaisseur de sa peau, supportée par des côtes larges, mais plates, faciles à briser; encore les javelots cafres la pénètrent-ils avec la plus grande facilité, à cause de sa tension sur une épaisse couche de lard. Il est en outre d'un caractère très-pacifique, puisque, même dans l'eau, son élément le plus facile, l'hippopotame ne fait aucun mal aux hommes à la nage, et si des accidents ont eu lieu en chasse, ce n'est qu'à terre, dans des endroits et des circonstances tels, qu'on peut les considérer comme exceptions à la règle générale. A titre de fait isolé, le lieutenant anglais Harding, avec lequel je faisais ma première chasse aux hippopotames, me narra comment un de ses Hottentots avait été croqué devers *Fish-Rivier*, seul fait de ce genre que j'aie recueilli.

Fréquemment les bords des lacs sont revêtus sur d'assez grands espaces de roseaux élevés naissant dans la fange. C'est surtout par là que les amphibies sortent chaque soir et rentrent chaque matin. Les sentiers tracés par eux n'ont guère plus de 18 pouces au pied, et sont percés

<sup>1</sup> C'est d'un grand mâle qu'il est question.

larges et haut d'un mètre, les roseaux formant une voûte élastique qui cède au passage et se referme ensuite. Souvent je m'y hasardai, malgré la fange qui retient les pieds, malgré les embarras de tout genre, ne désirant autre chose qu'un tête-à-tête avec un hippopotame. M. Harding, qui en savait alors plus long que moi, me blâma de ce qu'il appelait ma témérité, et m'assura que c'était précisément de la sorte, dans un même sentier couvert, qu'un de ses meilleurs Hottentots, comme je viens de le citer, avait été, deux ans auparavant, joint, croqué d'un seul coup de gueule, puis écrasé par un hippopotame qui traversait pour rentrer à l'eau.

La peur suffit à l'animal le plus pacifique pour agir ainsi. C'est une mesure de salut à laquelle il est contraint, parce qu'elle lui paraît être la seule : aussi ce fait ne tend pas à prouver sa violence de caractère. Du reste, jamais cet animal n'attaque l'homme. Il fuit, au contraire, et à peine cherche-t-il à se défendre quand les Cafres, dans le but de le chasser de leurs jardins durant la nuit, le lardent de leurs *om-kondos*, qu'ils retirent pour le percer encore.

Koudou du Touguela, Cafre modèle pour la force, l'agilité, la bravoure, les tuait très-bien à la sortie de l'eau avec ses seules armes tranchantes ; et je puis le dire, car j'ai vu cet homme à l'œuvre en plein jour, dans une position très-dangereuse pour lui, à terre ou dans l'eau, peu lui importait ; il allait attaquer l'hippopotame partout où

il le trouvait, même au milieu des crocodiles, qu'il assurait n'avoir pas de prise sur son corps, et les blessures qu'il lui faisait avaient une telle largeur et profondeur, que je n'y eusse point ajouté foi si je ne m'en étais assuré par mes yeux. Koudou n'y attachait pas grande importance; il ne considérait point l'hippopotame comme un animal vindicatif.

Certains voyageurs, étonnés probablement de la singulière disposition et du développement des dents de cet animal, ont commis l'erreur de dire qu'il se nourrissait de poisson. Il eût suffi à ces voyageurs d'inspecter la nature des excréments que l'animal dépose d'ordinaire sur les roches voisines du fleuve, immédiatement à sa sortie de l'eau. Ce sont des herbes, de jeunes roseaux, quelquefois, mais rarement, l'extrémité des pousses des buissons, jamais de fruits ni de racines, et toujours les matières sont mal triturées, à tel point que plus d'un débris de roseau serait apte à servir de cure-dent. L'odeur qu'exhalent ces excréments est toute chevaline, assez analogue à celle de la fiente de l'éléphant, mais moins poivrée que l'odeur du fumier des rhinocéros *Simus* et *Bicornis*. L'hippopotame les laisse en tas, c'est-à-dire qu'il ne les piétine pas comme font les rhinocéros. Il est donc purement herbivore; mais l'hippopotame ne rumine pas plus que les autres pachydermes voisins.

La femelle a deux boutons de mamelle; elle ne fait qu'un petit à la fois, et ici, par une habitude exception-

nelle, due à la position également exceptionnelle dans laquelle vit cette espèce, l'hippopotame femelle se distingue de tous les autres quadrupèdes connus, des pachydermes, des solipèdes ou des fissipèdes, sauf peut-être le tapir, qui, je le soupçonne, doit lui ressembler à cet égard, vu l'analogie de mœurs : je veux dire qu'elle porte son jeune sur son dos. Ainsi, dans une troupe qui vient respirer, il est aisé de distinguer tout de suite une femelle ayant un jeune faible encore. Derrière la grosse tête, qui est celle de la mère, en paraît une autre toute petite qui monte en même temps, respire au même instant que la grande et plonge avec elle. Le jeune doit être alors affourché sur le cou de sa mère, c'est-à-dire sur le point de son corps qui présente le moins de largeur. Le but de la mère, en agissant ainsi, est sans doute d'épargner de la fatigue à son petit, comme encore de lui apprendre à ne pas trop se découvrir, ce qui l'exposerait aux coups du chasseur. Du reste, ce soin, je ne crois pas que sa mère le lui continue au delà de quelques mois, d'une année peut-être, d'autant que toutes les têtes de jeunes que j'ai ainsi observées étaient fort petites.

La chair d'un vieil hippopotame est trop coriace pour être mangée simplement grillée. Il faut qu'elle ait été bouillie longtemps. Elle est de bon goût. Celle d'un jeune, analogue à la chair du porc et du veau, mais infiniment plus succulente, est blanche et tendre ; lorsqu'elle est mangée très-fraîche, elle a des propriétés laxatives. Le lard se

compose d'un tissu de vésicules très-résistant et comme spongieux, duquel s'échappe, lors de la cuisson, la graisse la plus exquise qui existe. Il est bien connu à Natal des boers hollandais sous le nom de *zée-koe-spek*, à l'idée duquel, et comme par instinct, tout chasseur d'hippopotames ne peut s'empêcher de sourire.

C'était pour la possession de ce si désiré *zée-koe-spek* que chaque chasseur, au moins une fois par an, se rendait aux lieux où abondaient ces amphibiens, et ce temps de chasse était pour les boers la partie de plaisir la plus agréable. C'était une lune de bombance et de graisse, et, sans aucunement exagérer les choses, je ne crains pas de dire que l'on observait une grande différence d'état chez tous les individus qui y allaient ou en revenaient. Maigres au départ, tous, blancs, Cafres et chiens, revenaient chargés d'embonpoint. Les Cafres surtout reluisaient, et les chiens, devenus paresseux, avaient peine à se traîner. Les boers tiraient de préférence les *rooye-kop*, têtes rouges, c'est-à-dire celles qui, vers les oreilles, avaient une transparence couleur de chair, ce qui est un signe certain de graisse et de jeunesse.

Quoique les Amazoulous comptent l'hippopotame au nombre des animaux qu'un homme qui se respecte ne doit pas manger, cependant ceux du littoral ne laissent pas que d'enfreindre cette règle. Ceux surtout qui vivaient dans les capitaineries de Noboka et d'Om-Kodouka en priaient fort non-seulement la graisse et la chair, mais en-

core la peau, qu'ils mangeaient après l'avoir fait bouillir longtemps, et que moi-même je trouvai fort bonne.

La couleur de la peau de l'hippopotame est d'un noir impur ou gris noirâtre sur les sommités. Elle s'éclaircit en descendant sur les côtés. Le ventre est gris-blanc, fondu de couleur de chair. Un paysan du nom de Combring tua un jour, proche du lieu où je chassais, un hippopotame dont les côtés avaient la couleur claire du ventre, et que, par extension, il appela sans hésiter *wit-zee-koe*, hippopotame blanc. C'était un cas d'anomalie rare qui me rappela l'éléphant blanc du roi de Siam.

Malgré l'épaisseur de la peau, des parasites s'attachent cependant à l'hippopotame. Tous ceux qu'on a tués sur le littoral de Natal avaient des tiques dans les oreilles, et je vis l'un d'eux portant un grand nombre de petites sangsues près de l'anus.

L'hippopotame, lorsqu'il pait, tond l'herbe à raser la terre. Les dégâts qu'un seul de ces animaux peut commettre en une nuit dans les jardins cafres couverts de maïs et de cannes à sucre sont immenses; car non-seulement il consomme beaucoup, mais encore il foule dix fois autant de tiges. Des haies faibles et de peu de hauteur suffisent pour lui interdire l'entrée des jardins.

Ceux d'*Om-Nonnoty* dans la contrée de Natal et d'*Om-Lalas* au pays des Amazoulous sont réputés les plus gras et les meilleurs, ce que l'on doit attribuer à la qualité des pâturages voisins.

Malgré sa lourdeur et ses courtes jambes, l'hippopotame se porte souvent en une nuit à 10 ou 12 milles du fleuve, dans des endroits élevés de 1,000 à 1,500 pieds, dont les pâturages lui sont connus et qu'il préfère. Il s'aventure ainsi dans d'étroits sentiers montants, difficiles même aux hommes. Quelquefois ses excursions nocturnes ont été tellement prolongées que j'en ai vu n'être pas encore rentrés à l'eau vers dix heures du matin. C'est même dans une circonstance de ce genre qu'un fait intéressant fut recueilli par un Sud-Africain, chasseur intrépide, qui m'en fit part.

Un de ces animaux s'était vu surpris par mon narrateur près de la rivière dans des roches difficiles et taillées à pic avec quelque déclivité. Jugeant toute retraite impossible du côté de la terre, l'hippopotame n'hésita pas à se précipiter de 40 pieds de hauteur dans l'eau, heureusement profonde en cet endroit. Déjà je savais que, pressé par la peur, cet animal, pour se soustraire plus vite, se laisse tomber à l'eau d'une rive élevée de 12 et 15 pieds. Je croyais que là était le maximum. Je le croirais même encore si la véracité du chasseur dont je viens de parler pouvait être mise en doute.

Cette habitude de l'hippopotame est surtout bien connue des Amazoulous de Noboka, à la baie de Sainte-Lucie, puisque c'est sur elle qu'ils basent leur mode de chasse. Sur les bords du Touguela, on creuse des fosses larges, profondes et garnies de pieux aigus que l'on recouvre en-

suite de branches et de terre, et vers lesquelles on guide les animaux à la sortie du fleuve, par des haies en entonnoir ou par divers obstacles créés exprès. Mais bientôt les amphibies ont reconnu ces pièges et les évitent. Les Cafres de Noboka faisaient mieux : ils plantaient au fond de l'eau des pieux dont la pointe aiguë ne dépassait pas la surface; ils avaient soin de choisir une rive escarpée, haute de 12 ou 15 pieds, et leurs apprêts étaient faits précisément vers les points où les sentiers de sortie et de rentrée aboutissaient à la rivière. La nuit, quand paisaient les hippopotames, ces Cafres les traquaient à l'aide de cris, de battements de boucliers, et même de torches enflammées, et les forçaient à donner vers les parties où les dispositions étaient faites. Là, beaucoup se précipitaient sur les pointes invisibles et s'y transperçaient. On n'avait d'autre peine que celle de repêcher les morts flottants, après le lever du soleil.

Le bruit que font les hippopotames lorsqu'ils viennent à la surface de l'eau, principalement le soir, quelque peu avant leur sortie, ressemble, non à un hennissement, non à un grognement, quoiqu'il s'en rapproche, mais très-bien à un puissant ronflement qui retentit au loin.

L'illustre Buffon s'est trompé lorsqu'il a dit qu'une canine d'hippopotame pouvait peser 12 ou 13 livres; mes plus belles n'excédaient pas 5 livres, et je doute que l'on en puisse produire de 6 livres.

Si l'imagination féconde des anciens a forgé cette fable



que l'hippopotame vomissait le feu, ce ne saurait être parce que l'acier fait jaillir l'étincelle de ses dents, mais bien, ce me semble, parce que, quand il souffle des naseaux par une bonne brise, l'eau jaillit et s'étend en manière de fumée.

Levaillant assure que l'hippopotame a sous l'eau la vitesse d'un cheval à terre. Je me permettrai de dire que cette vitesse est exagérée, et qu'alors elle est égale ou à peu près à celle d'un homme au pas ordinaire. Je me crois en droit de me prononcer à cet égard, parce j'ai vu un hippopotame pressé de passer d'un point à un autre. L'animal venait d'être harcelé par mes gens et moi; il avait hâte de fuir. Une assagaye plantée dans son corps était entraînée par lui, et la hampe de l'arme sortant de l'eau put me servir à observer sa vitesse comme le plus sûr indicateur.

J'ai ouï dire, dans les contrées mêmes qu'habite cet animal, que fréquemment, durant la nuit, lorsqu'il sentait le besoin de sommeil, il saisissait de ses canines une saillie de roche ou une branche d'arbre, afin de supporter de la sorte le poids de son énorme tête, qui porte horizontalement. Je crois pouvoir certifier que cette assertion ou supposition est dénuée de tout fondement, parce que tout d'abord, s'il en était ainsi, les canines en porteraient des traces, ce qui n'existe aucunement; parce qu'ensuite l'hippopotame prend son repos de jour au sein des eaux, à la surface desquelles il m'a semblé qu'il venait souvent

respirer, même en dormant ; parce que la nuit est le vrai temps de la vie active de cet animal, et que ce temps suffit à peine à lui laisser prendre une nourriture abondante ; et je dis ainsi sans crainte de me tromper, vu que j'ai observé des hippopotames paissant dans les plaines marécageuses vers trois heures du jour, dans des lieux où l'homme ne les inquiétait pas.

On a dit aussi, et ce sont surtout les chasseurs qui le soutiennent, que, blessé à mort, l'hippopotame plongeait sur le fond, et y saisissait une racine ou une pierre, toujours avec les canines, que là il mourait, et que, par contraction, il y restait adhérent, ce qui faisait le désespoir des tireurs d'hippopotames, lesquels, malgré la certitude d'un excellent coup, ne voyaient rien venir à la surface, comme ils étaient en droit de s'y attendre, trois quarts d'heure après la mort de l'amphibie. Cette croyance leur servant de consolation, parce que leur maladresse reste un objet de doute, j'aurais tort de la leur enlever ; mais, comme la science a besoin de renseignements exacts, il est de mon devoir de détruire et de traiter cette assertion comme la précédente.

Les canines inférieures, seules dents que l'on recherche dans le commerce, principalement pour la confection des dentiers, sont de l'ivoire le plus dense et le plus blanc que l'on connaisse. Dans leur ensemble, elles sont bien loin d'offrir la solidité des canines que portent les carnassiers, car j'ai vu un hippopotame saisir de la gueule un radeau

fait des planches d'un wagon, sur lequel étaient trois chasseurs. La secousse fut grande, tout allait disparaître ; mais l'animal abandonna subitement le but qu'il se proposait, ce qui intrigua les chasseurs, jusqu'au moment où ils aperçurent, implantée dans un bordage, l'extrémité d'une canine inférieure brisée, longue de 4 pouces.

Que le voyageur Bruce dise avoir vu au lac de Tzane, en Abyssinie, des hippopotames longs de 18 à 20 pieds anglais, je me permettrai de remarquer qu'il eût été plus exact en disant qu'il avait cru voir. Levillant a certainement bien connu l'hippopotame, je veux dire qu'il a pu facilement le connaître ; car, au temps de son exploration à 24 lieues de la ville du Cap, on en voyait beaucoup à Berg-Rivier ; mais cet ingénieux savant nous apprend très-peu de chose des mœurs de cette intéressante espèce. Il trouve, en outre, très-mauvais les dessins publiés avant lui, et ceux qu'il nous a laissés ne valent guère mieux ; il a surtout trop renflé les lèvres qui revêtent les grandes canines ; la tournure qu'il donne à ses hippopotames est trop massive, et, bien plus, on leur voit des griffes aux pieds. Mais je préfère croire que la faute appartient à ses dessinateurs.

J'ai déjà dit que les paysans, armés de gros fusils, attendaient l'hippopotame sous le vent, à la sortie de l'eau, pour le tirer à terre, en choisissant le défaut de l'épaule. Comme il faut pour réussir une patience d'autant plus grande que, durant l'affût, les moustiques s'acharnent sur

le chasseur, ils préfèrent souvent fixer un fusil armé, à la gachette duquel correspond en retour une ficelle de traverse. L'hippopotame alors, donnant dans l'étroit sentier, croise cette ficelle et reçoit le coup. Malheureusement il faut une extrême précision, et, pour un succès certain, des armes telles que les espingoles de bord ne seraient pas trop fortes. Confiants dans la force de leurs fusils, chargés de projectiles lourds et résistants, les paysans hollandais n'ont donc rien inventé d'ingénieux pour se procurer des hippopotames.

L'éléphant, dont la possession est autrement enviée, leur a suscité d'autres idées, meilleures, mises à profit quelquefois, mais souvent inusitées à cause des dépenses. Je me propose d'en dire un mot en temps et lieu.

Quelque mention aussi a été faite de l'apparition de l'hippopotame dans des baies et dans des rades foraines. Ceci n'avait rien que de très-ordinaire. Il est vrai que les fleuves lui suffisent, et même qu'il les préfère; mais, dans ses migrations forcées par la présence des hommes, il est clair que l'hippopotame s'expose à la mer pour se rendre d'une embouchure à l'autre, surtout lorsque les rivages sont fréquentés; ou bien encore lorsqu'une baie aux eaux paisibles servira d'issue au fleuve où sa sécurité sera douteuse, cet animal préférera rester durant le jour dans les eaux de la baie, parce qu'il lui importe peu qu'elles soient douces ou salées.

D'après l'usage que l'on fait ou que l'on peut faire de

toutes les parties de l'hippopotame, on ne saurait s'empêcher de le comparer au cochon. La peau, épaisse de deux à trois doigts, sert à faire toutes espèces de cannes, cravaches et fouets. Sur les lieux mêmes, il serait avantageux d'en faire de la gélatine. Toute la chair et les parties internes offrent une nourriture saine, mais dédaignée par les boers, que l'abondance porte à tout gaspiller : aussi ne les voit-on s'attacher à faire leurs provisions que du lard adhérent à fort peu de maigre.

Les os, semblables à ceux du rhinocéros et de l'éléphant, au lieu d'avoir à l'intérieur un seul canal médullaire, sont comme spongieux, et contiennent une graisse fine et moelleuse que les Cafres retirent par ébullition, après les avoir concassés. Souvent même, sur les lieux de chasse, ces fragments, sans avoir passé au feu, sont sucés par eux comme nous le ferions d'un morceau de sucre imprégné de liqueur. J'essayai de ce mode pour savoir jusqu'où leur sensualité pouvait être satisfaite, et j'avoue qu'ils n'ont pas tort. Les canines inférieures ont une valeur commerciale assez élevée; mais toutes les dents sans exception donneraient un noir d'ivoire auquel on n'a point encore songé jusqu'à présent, et dont l'industrie tirerait quelque avantage.

De retour de cette première chasse, je m'occupai longtemps et paisiblement de recherches moins importantes, lesquelles, néanmoins, me procurèrent, parmi tant d'autres, une extrême satisfaction.

Je ne citerai qu'un fait de la conquête d'une nouvelle espèce d'alouette, la plus belle du genre.

Le 7 de juillet 1844 fut un jour heureux dans ma vie de naturaliste, puisque j'obtins, sitôt après l'avoir découvert, un bel oiseau d'espèce nouvelle, le plus éclatant du genre : c'était une alouette qui, se levant à 15 pas de moi, me laissa voir son abdomen rose, et que j'abattis à l'instant.

Sa longueur totale est de 7 pouces 7 lignes; son envergure de 11 pouces 6 lignes. Tout le dessus du corps ressemble à celui de l'alouette sentinelle. Les deux pennes externes de la queue sont totalement blanches; les deux pénultièmes sont noires jusqu'à plus de la moitié de leur longueur; elles se terminent par du blanc; les autres sont noires, plus ou moins largement bordées d'une garniture qui tire sur le blanc et le fauve. Les pennes des ailes sont bordées de la même manière.

Comme chez l'alouette sentinelle, le cou de celle-ci est décoré, sur la devanture, d'une belle teinte qui en diffère cependant, parce qu'elle est plutôt rose. Entre ce rabat et la poitrine existent des plumes variées de noir brunâtre et de fauve. En descendant plus bas, nous retrouvons encore, sur toute la poitrine et l'abdomen, cette même couleur rose du rabat. Un peu de blanc se remarque aux petites couvertures des ailes. Le pli de l'aile, tant intérieurement qu'extérieurement, présente également du rose, colorant les barbes très-fines qui terminent chaque petite

plume. L'œil est brun ; la mandibule supérieure est plus brune, et l'inférieure plus pâle.

Cette alouette est rare à Port-Natal ; je suis le premier naturaliste qui l'obtins. Deux années plus tard, M. Wahlberg s'en procura plusieurs individus dans le pays des Amazoulous, sur les bords de l'Om-Lalas, où on la rencontre plus fréquemment.

Plutôt que de la dédier à quelque ami, je crois ne pouvoir mieux faire que de lui conserver sa définition zoulouse, qui doit servir à la faire retrouver par d'autres explorateurs : ce sera donc l'*Alauda hamgazy*.



### CHAPITRE XIII.

Voyage au pays des Amazoulous. — Le héron garde-bœuf. — Le pique-bœuf. — Une hutte cafre. — Oum-Matagoulou. — Om-Lalas. — Om-Schlatousse. — Le missionnaire Grout. — Réflexions. — Arrivée chez Om-Landelle. — Les Inkoskazis. — Arrivée chez Souzouana. — Un médecin cafre. — Chaleurs insupportables. — Botanique. — Omphilos-Omschlopu. — Singes.

Après cette première chasse, dont j'ai entretenu le lecteur, le mauvais état de ma santé m'imposait presque le devoir de quitter Natal, et déjà je faisais mes préparatifs pour me rendre par terre au cap de Bonne-Espérance,

lorsque je me vis entraîné dans une autre et plus longue entreprise de chasse au pays des Amazoulous.

Un paysan du nom de Combring revenait de ces lieux, dont il vantait la beauté et surtout l'abondance en gibier de toute espèce. Ses dires, appuyés sur des preuves, entraînèrent mon conducteur Henning Dafel et me réduisirent au point de me faire changer de vues.

En conséquence, j'acquis un attelage d'excellents bœufs, je passai la revue de mes armes, auxquelles j'ajoutai un gros fusil à éléphant, rayé, du calibre d'un sixième, et je me mis en mesure de chercher du monde. Bientôt j'eus réuni sept hommes que j'armai; je pris en outre deux jeunes Cafres pour servir de conducteurs de devant. Henning, qui conduisait du siège, était le seul blanc qui m'accompagnât; nous étions onze presque tous neufs de grande chasse, mais pleins de confiance et d'espoir.

Le docteur Poortman de Pieters-Mauritz-Burg, qui avait eu connaissance de mon départ, vint me joindre pour faire route avec moi jusqu'à *Om-Iniouné*, rivière des oiseaux, où il se proposait de faire collection de bon nombre d'aquatiques.

Heureux de sa société, je l'accueillis avec joie; et sans plus tarder, quoique le soleil fût très-bas, nous partîmes pour aller dételé à Om-Guinée. C'était le 15 octobre 1844. Le 16, nous ne dépassâmes pas Om-Schlango, dont nous battîmes les bois tout le jour dans l'espoir d'y rencontrer des éléphants; mais nous n'y vîmes que des traces vieilles



de quinze jours, et pour un buffle que nous y blessâmes, le lendemain se perdit en recherches inutiles, et ne nous procura qu'un *Cephalopus natalensis*.

Le 18, près d'Om-Schlouty, mes gens, chez qui la faim se faisait déjà sentir, cherchaient à utiliser leurs balles, lorsque l'un d'eux me revint mordu par un poff-adder : c'était Boulandje, pour qui nous recourûmes à tous les moyens qui étaient à notre disposition : ligature supérieure, incision cruciale, emploi d'alcali volatil; intérieurement et extérieurement, cautérisation à poudre, application de la pierre à serpent, usage de la pompe pneumatique. Malgré tout cela, malgré notre promptitude, cet homme n'en souffrit pas moins durant dix jours tout ce que j'avais éprouvé par suite d'une semblable piqûre.

C'est là que j'eus lieu d'observer pour la première fois l'action de la fameuse *slanges steen*, pierre à serpent, dont on m'avait trop vanté sans doute les effets merveilleux. On dit la tenir en échange des Boschjesmans, lesquels l'obtiennent en tuant le serpent qui la porte sur la tête, comme pour confirmer la vérité de ce dire que le remède se rencontre près de la cause du mal. C'est une erreur accréditée chez les boers et qu'il m'importe de détruire.

Je n'ai vu aucun serpent de ce genre, et cette version me paraît d'autant plus douteuse, que l'examen de la pierre m'a convaincu qu'elle n'était autre chose qu'un fragment de pierre ponce roulé dans une rivière. Elle est de forme oblongue, arrondie, aplatie; la couleur en est grise; elle est

fort légère, et à la vue on peut en distinguer les pores. Elle a 4 pouce et demi de long sur 4 de large.

Avant de s'en servir, on la plonge dans l'eau chaude, puis on l'applique sur la piqûre élargie ; elle ne tarde pas à passer au brun par l'effet du sang qu'elle absorbe. Avant saturation, elle tient fermement ; mais à saturation complète, elle se détache d'elle-même. Il faut alors la laver jusqu'à ce qu'elle ait repris sa couleur habituelle et réitérer l'opération plusieurs fois. C'est ce que nous fîmes pour notre patient. J'eus donc toute facilité d'étudier la ponction opérée au moyen de cette pierre, et je ne puis m'empêcher de reconnaître l'exactitude des assertions que j'avais reçues quant à son action. Il en est cependant d'autres que je ne pus constater, parce que les éléments me manquaient, sans pouvoir y suppléer par des analogues.

Il m'avait été dit que pour s'assurer jusqu'à quel point il était nécessaire de réitérer l'application, on devait faire prendre au malade du lait doux chaud, le plus convenable étant celui fraîchement trait. Il arrive alors que par l'âcreté du venin répandu dans le sang de l'individu, le lait se tourne immédiatement et est aussitôt rendu en caillots. C'est le cas de recommencer jusqu'à ce que l'estomac du malade témoigne pouvoir supporter le lait doux. Beaucoup de témoins m'ont assuré ce fait ; mais quoiqu'il me soit arrivé fréquemment de l'être d'accidents, ce ne fut jamais dans une circonstance où je pusse me procurer du lait.

A défaut de slanges steen, les boers prennent une poule

qu'ils plument vivante sur les muscles pectoraux ; une incision y est pratiquée de manière à pouvoir faire saisir par les lèvres la piqûre, préalablement élargie par une incision cruciale. La chair palpitante de l'oiseau exerce par contact une absorption suffisante pour causer sa mort, tandis qu'il en résulte pour le malade un grand soulagement.

Les Boschjesmans trouvent préférable de sucer de leurs lèvres le venin, qu'ils crachent ensuite ; mais pour faire cela sans danger, il est indispensable que les muqueuses ne soient pas entamées. Ils sont même assez hardis pour boire le venin contenu dans les vésicules, et n'éprouvent aucun mauvais effet, tant il est vrai que ce venin n'a d'action que lorsqu'il est mis en contact avec le sang.

Les Amazoulous, eux qui sont si exposés, n'ont d'autre moyen que les cendres de la colonne vertébrale du serpent lui-même, auteur de la blessure. Ces cendres s'appliquent extérieurement et se prennent tout à la fois intérieurement ; mais je doute que les propriétés alcalines en soient assez fortes pour obtenir quelque résultat. C'est un remède qui, comme beaucoup d'autres, a plus d'influence sur le moral que sur le physique. Ils ont cependant chez eux un petit cotonnier sauvage de la racine duquel ils pourraient tirer bon parti ; mais leurs connaissances des simples sont assez bornées, et en cela les Hottentots leur étaient supérieurs.

Le jour de l'accident nous allâmes coucher à *Wolf-Gat* ; le 19, à Om-Schlala ; le 20, à Om-Nonnoty, où je blessai

un buffle, sur la seule vue d'un petit héron blanc. Mais pour comprendre ceci, quelque explication est nécessaire.

Cet oiseau, du genre des hérons et voisin des aigrettes, a comme elles le plumage d'une blancheur de neige, à l'exception d'une légère teinte de roux vers l'occiput. Il aime à vivre en troupe de plusieurs centaines, et se perche volontiers sur les arbres. Il fréquente indistinctement le bord des eaux et les plaines découvertes, quelquefois même les bois. Il fait sa nourriture principale des tiques qui s'attachent aux animaux et des sauterelles, si nombreuses dans les herbes : aussi les boers le nomment-ils *Spring-Haan-Voogel*, oiseau à sauterelles. C'est l'*Ardea bubulcus* des naturalistes.

Ses habitudes sont différentes selon les temps et les lieux : ainsi je le vis plusieurs fois bordant les lacs comme tous les hérons ; et, à mon grand étonnement, je le surpris plus fréquemment se tenant à 3 pas de la ligne du feu des incendies d'herbes sèches. Le feu ne l'effrayait aucunement ; il saisissait dans leur vol indécis les sauterelles asphyxiées ou les ramassait à la tombée, tandis que le milan planait au-dessus de lui, afin d'attraper avec ses griffes et de happer celles qui gagnaient une région plus élevée. Dans la plaine il aime le voisinage des bêtes à cornes, auxquelles il se mêle en se tenant à terre, cherchant sur le sol des tiques détachées et gonflées de sang. Dans les bois, c'est aux buffles qu'il s'adresse ; il se place sur leur dos sans que le quadrupède s'en effraie, et détache de son bec les tiques

qui le couvrent. Le buffle peut marcher et paître ; ses mouvements ne gênent pas l'action de notre héron. On conçoit facilement combien il est aisé de soupçonner la présence d'un buffle lorsqu'à travers les longues herbes l'on voit se mouvoir cette blancheur supportée à plusieurs pieds du sol.

Malheureusement pour le chasseur, s'il est un oiseau qui de loin lui décèle un buffle, il en est d'autres qui avertiront le buffle de l'approche du chasseur : ce sont les pique-bœufs, dont nous avons deux espèces à Natal. Le buffle leur permet tout sur son dos et sur ses flancs ; comme les pics, ces oiseaux se soutiennent sur les pennes de la queue, et parcourent l'animal en tous sens pour se repaître aussi de ses tiques. Avec de tels gardiens, le buffle paît tranquille, se reposant sur eux du soin de veiller. En effet, il reste souvent au chasseur plus de 50 à 60 pas à parcourir, que déjà les pique-bœufs se lèvent en poussant des cris désagréables donnés en manière de cris d'alarme, et la lourde bête fuit sans plus tarder. Ils rendent le même service aux *Boselaphus oreas* et aux rhinocéros. Il n'est pas d'oiseaux au monde que j'aie autant maudits que ceux-là.

Le 21, à trois heures après midi, nous étions devant le Touguela, que je me proposais de traverser immédiatement. Il faisait un vent violent ; le gué ne présentait, il est vrai, que 3 pieds d'eau ; mais le sable y était mouvant sur plus d'un point, et l'ensemble du pays des Amazoulous, situé au-delà, avait un aspect de tristesse dû à la tempête qui grondait déjà. Poortman, qui ne voulait gagner

que l'Om-Iniouné, à quelques lieues plus loin, craignait de mettre derrière lui le Touguela, dont les eaux pouvaient d'un instant à l'autre atteindre une profondeur infranchissable. Poortman ne savait pas voyager ; il ne pouvait pas non plus commencer à l'apprendre. N'avait-il pas son épouse à Pieters-Mauritz-Burg, cette ancre de rappel qui ne permet pas d'aller plus loin que la longueur du câble ?

Poortman me regarda passer ; il fut témoin de notre embarras ; car peu s'en fallut que le timon ne fût brisé. Déjà même les roues s'enfonçaient dans le sable, et sans un bon conducteur et des bœufs excellents, ma chasse se fût terminée là ; car, le lendemain, la crue des eaux eût tout envahi, peut-être tout entraîné.

Cependant il y avait eu perte et avaries ; nous exposâmes au vent les effets mouillés ; mais le vent, pour sécher très-vite, se fit payer fort cher. Il m'enleva d'un coup une série d'effets de rechange, à la poursuite de laquelle, malgré ma rapidité, j'arrivai trop tard ; pas un buisson ne me rendit le service d'étendre ses bras sur son passage, chose à eux si facile avec leurs ongles crochus. Mais point ; trop craintifs du vent, ils se courbaient lui montrant le dos, heureux si la bourrasque ne les déplantait.

Un lecteur, du coin de son feu, pourra trouver plaisant ce tour indigne joué par le vent à un pauvre diable qui s'éloigne de plus en plus des boutiques, et certes la scène avait dans le moment quelque chose de burlesque. Mais, quoique je me permette d'en rire aujourd'hui, mes im-

pressions d'alors n'étaient pas gaies. Chacun pourra s'imaginer qu'entrant dans des pays chauds, je ne redoutais pas l'action du froid, mais bien celle du soleil, qui fait lever des cloches sur les parties du corps exposées à ses rayons. Je dus dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, en prendre mon parti, n'y plus songer et poursuivre.

Nous rechargeâmes donc en pagaie les objets déplacés, et nous gravîmes avec peine les hauteurs sur lesquelles git le mouzi de Nonglass, que nous atteignîmes en deux heures. Je m'estimai heureux de l'avoir gagné; car durant le trajet, par un chemin qui n'en était pas un, j'avais craint de voir mon chariot dévier et tomber, à cause de la force excessive du vent. Une pluie constante nous y retint le 22, que nous passâmes dans la hutte principale de Nonglass, dont ses épouses nous avaient offert l'usage.

Comme il faisait assez froid, on alimentait constamment le feu, duquel il résultait plus de fumée que de chaleur. Toute occupation m'étant interdite, je fumai, je causai et j'observai tout ce qui se trouvait dans ce rayon trop rétréci. Toutes les huttes cafres se ressemblent par la forme extérieure et intérieure; l'ameublement est presque le même chez toutes; mais chez eux, comme chez tous les peuples du monde, l'habitation des grands se distingue par le luxe, soit dans le choix des matériaux, soit dans le fini du travail.

La hutte de Nonglass, de forme hémisphérique, com-

posée de 3,000 gaules recourbées et se croisant partout à se toucher, avait 20 pieds de diamètre sur 8 de hauteur. A l'intérieur, trois pieux principaux, destinés à supporter une forte traverse, qui en maintenait elle-même huit autres, s'échappaient du centre en manière de colonnes noires, et vernissées par la fumée comme toutes les parois. Entre le premier et le troisième pieu existait une cavité circulaire bordée comme d'un rempart aplati, au centre de laquelle restaient trois pierres; c'est là le foyer, là que repose le grand pot de terre où se cuisent les aliments. Autour se tiennent les hommes, assis sur les talons ou couchés sur des nattes, s'occupant de vannerie ou de mégisserie, causant toujours ou se reposant.

Du côté opposé à la porte hémisphérique, aussi de 18 pouces à 2 pieds de haut, seule issue pour les gens et la fumée, se trouve une galerie en rebord où sont de grands pots contenant, soit de l'*ombyla*, *mabèle* ou *tchouala*, maïs, blé cafre ou bière, toutes provisions extraites des *nogoty* pour les besoins du moment. Ça et là, appendus ou couchés, se voient des bèches ou des pioches à pic, des paniers, des *ischlouzo-ka-tchouala*, passoirs à la bière, admirablement travaillés; des *sitébè*, nattes pour la viande; des *tounga*, pots en bois destinés à recevoir le lait sortant du pis<sup>1</sup>; et suspendus dans des chambrières sont des faisceaux d'assa-

<sup>1</sup> Dans toute l'Afrique australe, l'action de traire est celle d'un homme; une femme se croirait déshonorée si l'on pouvait dire d'elle qu'elle a trait les vaches.



gayer, et quelques boucliers de chasse seulement; car les boucliers de guerre sont dans une hutte élevée sur pieux, construite pour eux seuls, à l'effet d'empêcher le ravage des rats. Le sol, fait de la terre concassée des élévations des termites, était vernissé à la bouse de vache, noir et brillant à s'y mirer; c'était comme une seule plaque de marbre noir parfaitement poli : sa propreté me frappa tout d'abord.

Le soir, j'avais témoigné le désir d'écrire quelques observations; je ne croyais pas possible d'être éclairé suffisamment; mais j'eus bientôt une idée de leur industrie. Mon flambeau fut une longue paille de *tambouki-gras*, la même dont les Boschjesmans font leurs flèches, épaisse comme un roseau, et qui brûlait d'une flamme claire, tranquille et continue. Mon chandelier, ce fut un Cafre complaisant qui la soutenait d'une main, tandis qu'il tenait de l'autre celles de rechange.

Lorsqu'ensuite je voulus me reposer, des nattes roulées furent détachées, et pour coussin l'on me donna un joli coussinet de bois que mes mauvaises habitudes d'Europe me portèrent à garnir d'un foulard tourné en *ersieau* ou bourrelet, afin d'y reposer plus moelleusement ma tête encore trop tendre.

Le 23, durant la matinée, la pluie nous retenait encore; mais voyant le retour du beau temps, je fis cadeau de menus objets afin de m'acquitter. Bien plus, pour témoigner à ces dames Nonglass combien j'étais satisfait de

leur bienveillant accueil, je me pris à caresser leurs enfants ; quelques-uns me sourirent. Mais celui de prédilection, celui dont Nonglass comptait faire son héritier principal, ne put jamais soutenir ma vue. J'eus beau faire, caresses et cadeaux ne le ramenèrent pas ; sa jeune imagination me faisait voir à lui avec la même horreur qu'éprouvent nos petits blancs à la vue d'un nègre.

Que l'on vienne donc me dire et me répéter que la race caucasique est la plus belle par la forme, qu'elle plaît à toutes les autres ! Pour juger la beauté, chaque peuple et chaque homme n'a-t-il pas sa mesure créée par ses idées propres ? Les vêtements dont se couvrent les blancs les font plus valoir aux yeux des peuples neufs que leurs formes, dont ces peuples ne peuvent se faire d'idée, ne les voyant pas à nu, et s'ils les voyaient, eux-mêmes s'estimeraient infiniment plus beaux. Car chez ces peuples les muscles sont marqués sans maigreur ; les contours sont arrondis, et toutes les formes sont belles et fermes.

Chez nous il y en a eu sans doute de supérieures à celles d'aujourd'hui, qu'un beau modèle est si difficile à trouver. Toujours est-il que présentement le corps est éminemment déformé par les vêtements, au point de compromettre la santé de beaucoup de monde, et de faire le désespoir de nos sculpteurs, auxquels je ne puis souhaiter rien de mieux que les formes cafres.

Vers dix heures nous allâmes nous poster sur les bords de l'Oum-Matagoulou, où nous adressâmes quelques balles

à des hippopotames ; mais, vu l'abondance des riet-booken, nous nous adonnâmes de préférence à chasser ces antilopes. Henning y tua son premier ; l'un de mes Cafres, Mähléy, en blessa un autre, qui, voulant se soustraire par la fuite, sauta dans un petit affluent où un crocodile le saisit et l'entraîna sous l'eau. Mon homme, qui voyait l'objet de ses désirs lui échapper pour profiter à un animal immonde, fut par trop mystifié pour ne pas donner au diable tous les crocodiles de la terre. Il se prit à les traiter d'*Om-Tagaty* (sorciers), prouvant par ses gestes rapides et pleins d'expression que le premier crocodile qu'il rencontrerait se chauffant au soleil paierait pour celui-là ; puis, à ses regrets d'avoir perdu une si belle pièce en temps si opportun, se mêlaient ses larmes, auxquelles parfois aussi succédait un rire, qui voulait dire : à demain, à demain, riet-booken et crocodiles ; demain nous nous reverrons.

Cependant nous en avons un pour suffire à la première faim de tout mon monde ; en moins de quelques heures il n'en restait plus rien. La conversation avait été rapide et fournie ; il y avait eu de la gaieté, car cette fois était la première que mes gens obtenaient quelque chose depuis Om-Schlango. Oum-Matagoulou était un assez bon endroit pour nous ravitailler ; mais j'avais hâte de m'avancer vers Omphilos aussi vite que possible, et je jugeai bon d'en partir le 25.

Vers le soir nous campâmes sur une colline ayant au

nord une grande plaine s'étendant jusqu'aux monts Om-Gohey, lesquels partant de l'ouest nous bornaient l'horizon jusqu'au nord-est, tandis qu'à l'est la mer nous restait en vue, la mer des Indes, grande, immense et bleue, se fondant avec le ciel. Malgré le crépuscule qui allait se faire, mon conducteur et moi nous nous mêmes en chasse proche des dunes, où nous tuâmes chacun un riet-book. L'abondance allait revenir, mes gens n'étaient plus soucieux, chacun d'eux se promettait monts et merveilles.

Le 26 nous poursuivîmes, et nous pûmes déceler le 27 sur les bords de l'Om-Lalas, dont l'eau vers le gué monte et baisse avec la marée. Cette rivière traverse les dunes en formant des coudes où nous vîmes bon nombre d'hippopotames dont nous tuâmes un individu dès le premier jour.

C'est sur ses bords que nous rencontrâmes pour la première fois le singulier mimosa que trahit son fruit énorme, dont l'origine restait inconnue aux habitants de la colonie du cap de Bonne-Espérance. Souvent la mer avait rejeté près de la ville du Cap, tant à False-Bay qu'à Table-Bay, des fruits très-durs, aplatis et bruns. On leur avait donné le nom de *Zee-Bontjes*, haricots de mer, parce que l'on en ignorait la provenance, et toujours ces soi-disant haricots étaient dépourvus de leur cosse. Près d'Om-Lalas nous trouvâmes en assez grand nombre de ces fruits entiers, se balançant en haut des arbres qui bordaient quelques petits affluents. Mes gens en recueillirent de 3 pieds de longueur qui renfermaient de 14 à 17 graines,

et chaque graine était assez large et assez solide pour que l'on en fit une excellente tabatière.

Depuis mon retour j'ai pu comparer ces fruits du pays des Amazoulous, qui ne diffèrent pas de ceux que l'on a rapportés de l'Inde et qui proviennent de l'*Endata Pur-sætha*, *mimosa scandens*. Il paraît que ce végétal doit exister ainsi dans l'Océanie, peut-être même dans l'Amérique méridionale ; car un capitaine de la marine anglaise m'a offert les mêmes graines recueillies par lui sur le rivage de l'océan Pacifique, vers Guayaquil; et s'il en était autrement, il faudrait reconnaître que ce fruit, dès qu'il est abandonné aux flots, parcourt d'immenses espaces à l'aide des courants, dont on peut définir ainsi la direction générale.

A 3 ou 4 milles de l'embouchure du fleuve, la mer brise avec force sur un banc de sable qui paraît s'étendre assez loin. Le dépècement de notre hippopotame et mon travail de préparation furent des causes qui me déterminèrent à y rester jusqu'au 31.

La veille étaient venus nous rejoindre trois wagons montés par des hommes que j'avais fait participer à la permission de chasser dans le *Zoulou-Land* sollicitée par moi et obtenue du conseil. C'était David Steller, le plus fameux chasseur d'hippopotames de tout Natal, Richard King et Douglas.

Ils avaient eu la facilité de prendre avec eux un joli canot, porte-manteau de bord, pour avoir plus de succès au-

près des amphibies. Cette circonstance me servit beaucoup pour effectuer le passage d'Om-Lalas ; car sans le secours d'une embarcation je n'eusse pu traverser la rivière, au milieu de laquelle existe un chemin d'hippopotames qui augmente de 1 pied et demi à 2 pieds sa profondeur, laquelle était alors de 3. En deux fois cette embarcation porta tous mes effets sur l'autre rive, où je n'eus d'autre peine que de les recharger et de remercier mes compagnons de cette heureuse idée de leur obligeance.

Le 1<sup>er</sup> novembre nous nous arrêtàmes tous ensemble sur la rive méridionale du lac d'Om-Schlatousse. Le 2, à cause du vent, nous passâmes sur la rive septentrionale, et malgré notre nombre et l'adresse des tireurs, bien des hippopotames furent blessés sans que nous pussions en retrouver aucun, car là ils pouvaient aller mourir sous les herbes flottantes et se dérober à nos recherches. Le 3, après avoir traversé la rivière d'Om-Schlatousse et remonté la rive sablonneuse et escarpée au moyen de deux attelages ou 24 bœufs réunis à mon chariot, nous atteignîmes vers midi l'habitation du missionnaire américain Grout.

Richard King, chargé pour ce missionnaire de menus objets, fut le saluer avec ses compagnons ; moi, ne connaissant pas cet homme et n'ayant aucune raison de faire sa connaissance, je ne quittai pas mon travail de préparation. À peine mes voisins eurent-ils terminé leur visite, que me vint une lettre de M. Grout exactement conçue en ce sens :

« Monsieur, je suis très-fâché d'avoir dû il y a un instant faire chasser vos bœufs de mon jardin, où je les ai surpris mangeant le jeune blé que j'y ai semé et commettant des dégâts à mon préjudice. Si vous vous comportez chez moi avec une semblable négligence, j'ai lieu de croire que lorsque vous serez plus loin dans le pays des Amazoulus, vous ne vous ferez aucun scrupule de faire passer vos bœufs dans les jardins des Cafres. Je me permets, monsieur, de vous donner ces avis afin de vous épargner des désagréments. Je suis, etc. »

Il est vrai que des bœufs s'étaient permis, vu l'absence du gardien, de toucher de leur langue sacrilège quelques pointes de jeune blé semé par M. Grout. M. Grout avait eu d'autant plus raison de les faire chasser, que, contrairement à l'usage des Cafres, son jardin n'était point cerné d'une enceinte continue ; loin de là, il n'y en avait pas du tout. Mais ces bœufs n'étant pas les miens, il eût dû s'adresser au maître. Bien plus, il eût pu se contenter de mentionner le fait, sans se permettre d'insultantes réflexions.

Il ne pouvait s'adresser plus mal ; car, pour des affaires de ce genre, j'ai moins de patience que qui que ce soit, et, sans examiner si des bœufs autres que les miens avaient pénétré dans son champ, sans daigner prendre une plume, je donnai de vive voix ma réponse au messager de l'om-phondiss.

« S'il y a du dégât, que ton maître me dise pour combien d'argent. Je veux le payer ; je veux aussi qu'il se

taise, l'om-phondiss; car il me parle en maître, et il n'est pas le mien; il n'est même le maître de personne ici. Ni blancs ni noirs ne lui doivent l'obéissance que ses domestiques. Panda seul est le maître de tous ceux qui sont dans sa contrée, que ces hommes soient blancs ou noirs. Tous, jusqu'à l'om-phondiss lui-même, sont contraints d'obéir à ses ordres. Tu as entendu; pars. »

J'allais passer un temps assez long dans ces pays, et j'étais intéressé hautement à ne pas laisser croire aux Cafres que je dépendisse d'un missionnaire qui n'avait aucun crédit auprès de Panda. Bien plus, n'étais-je pas assez vexé du ton qu'il avait pris à mon égard pour affronter les effets du pouvoir temporel qu'il assumait avec effronterie?

Soit qu'il reconnût ses torts, soit qu'il sentît que j'étais autre chose qu'un paysan sud-africain, le révérend docteur ne m'envoya point sa note; mais je conservai longtemps sa lettre. Je la relus souvent, éprouvant chaque fois les mêmes sentiments.

Puisque j'en suis venu à parler de missionnaires européens dans l'Afrique australe, je demande au lecteur la permission de lui dire en passant mon opinion à leur égard. Ma profession de foi peut avoir son utilité pour beaucoup de personnes; car on pourrait s'imaginer que je suis l'ennemi juré de toute civilisation qui tendrait à se répandre chez les Cafres. Il n'en est pas ainsi, et j'expose seulement ma manière de voir.



Nous, Européens, nous sommes très-civilisés. Au dire de beaucoup de gens, les Cafres ne le sont pas. Ce sont, dit-on, des sauvages. Ils sont cependant civilisés à leur manière. Ils le sont; mais une condition capitale leur manque : je veux dire la connaissance de l'emploi des caractères qui fixent et transmettent les idées. Je dis qu'ils sont civilisés, parce qu'ils vivent réunis en société sous des lois, sinon écrites, du moins connues de tous, lois qu'enfreint, il est vrai, le chef, qui, par sa position, peut en abuser, mais lois émanant de la grande loi naturelle que chaque homme comprend. Je dis qu'ils sont civilisés, parce que ces lois les contraindraient au besoin à se respecter mutuellement si déjà leurs usages ne les engageaient à s'entr'aider, et l'hospitalité est une de leurs vertus. Nous les traitons de sauvages, mais en fait ce sont des hommes civilisés. Il n'y a véritablement entre eux et nous de différence que dans le degré de civilisation, et, pour écarter et détruire cette fausse idée de sauvagerie si mal appliquée aux Cafres, je me hâterai de dire qu'en effet il existe des sauvages dans l'Afrique australe; que ceux-là sont les Boschjesmans, qui vivent isolément par familles, ne comptant pour soutenir leur existence vagabonde que sur le rapport soit de la chasse, soit de la rapine, exactement comme font les panthères, et tuant au besoin, sans crainte ni remords, le voyageur qui passe à portée de leur flèche. Les Cafres sont diamétralement opposés à ceux-ci.

Tels que je les ai connus, les Cafres sont irréprochables. En particulier, ils sont bons ; agissant en masse, ils sont cruels. Mais que ceci n'étonne personne : le caprice du chef les domine et les fait mouvoir. Ne trouvons donc mauvais que leur mode de gouvernement, le despotisme, le seul, il est vrai, qui puisse être appliqué à des peuples qui ne savent pas lire. Je trouverais utile, indispensable qu'ils le sussent ; mais je voudrais qu'au lieu d'une religion européenne, quelle qu'elle pût être, une morale simple, sans l'accompagnement de dogme ni de culte, fût prêchée parmi eux, morale qui servit à motiver l'introduction des livres avec la manière de s'en servir et de les composer. Je le voudrais ainsi, parce que nos religions chrétiennes s'attaquent tout d'abord à la polygamie, qui est la base du mode social chez ces peuples, et que la polygamie est bonne, utile et nécessaire aux Cafres, qui ne la pratiquent nullement comme les Orientaux, Turcs ou Asiatiques, lesquels avilissent la femme en entravant sa liberté personnelle et sa part au travail, tandis que les Cafres mettent exactement la femme à sa place. Je le voudrais encore, parce que les Cafres, hommes d'un jugement droit, n'acceptent pas la forme mystique que revêt l'histoire de notre religion ; que cette forme est pour eux une raison de la refuser et de nous mépriser ; bien plus, de traiter nos missionnaires de menteurs, narrants, disent-ils, des faits incroyables, inadmissibles, et parce que cette forme, pour laquelle on s'est tant et si longtemps disputé en Europe et

surtout en France, n'a produit que des maux très-regrettables que nous devons épargner à ces populations.

Le système actuel que l'Europe essaie sur eux est celui de l'extrême civilisation, et l'extrême ne convient pas aux Cafres, parce qu'ils n'y sont nullement préparés, et qu'ils occupent précisément l'autre extrême. Mieux vaudrait donc un terme moyen. Si j'osais peser d'un côté les avantages et les désavantages de l'extrême civilisation qui règne chez nous, et de l'autre les avantages et les désavantages de l'état simple des Cafres, tel qu'il existe, pour comparer entre eux ces divers résultats, j'établirais qu'on ne devrait pas balancer à reconnaître que ces populations sont infiniment moins malheureuses que ne le sont les nôtres, tant sous le point de vue moral que sous le point de vue physique. Que l'on me permette une seule réflexion. Là-bas, pour qu'un homme soutienne son existence, son travail n'est pas excessif. Cet homme vit, il vit bien, mais sans luxe. Chez nous, le travail est poussé aux dernières limites de la force et de la patience. L'homme laborieux vit difficilement. La nourriture qu'il dépense en sueurs est assez exactement mesurée à son labeur. Le travail lui manque-t-il, plus de salaire. Chercher sa nourriture dans les bois, il ne le peut; voler, la loi, protectrice de la propriété, le saisit. Cet homme est secouru, il est vrai, mais pas toujours et jamais suffisamment, et l'on en a vu mourir dans la langueur et le dénûment comme le flambeau qui s'éteint.